

Un auteur en attente de la psychanalyse : Heinrich von Kleist
Projet d'enseignement de J. Nassif au Collège International de Philosophie

« En attente de la psychanalyse » est une notion que j'ai déjà lancée dans un livre collectif sur J. Verne à paraître prochainement chez Minard.

Cette notion permet à mon sens de contourner deux écueils : celui de la psychobiographie plus ou moins inspirée de la clinique psychanalytique, tout comme celui d'une herméneutique du « texte qui rêve » auquel la grille psychanalytique viendrait apporter l'interprétation la plus conséquente.

Il faut justement souligner que cette notion permet tout aussi bien de rendre inopérante la distinction traditionnelle entre l'œuvre écrite et la vie de celui qui la signe, qu'elle soit rêvée et retranscrite ou retracée par des tiers.

On l'aura deviné, l'être en attente concerne évidemment un sujet, qu'il serait certes risible de considérer comme le « précurseur » d'une discipline non encore venue au jour, mais qu'il faut reconnaître, dans l'après-coup de sa fondation, comme le demandeur d'une lecture dont la possibilité se révèle à nos yeux comme appelée en creux dans son texte, bien qu'encore absente effectivement à son époque.

Il apparaît ainsi que le principe d'une telle lecture est tacitement réclamé, voire explicitement invoqué par certains auteurs et qu'il apparaît que sa mise en acte aujourd'hui permettrait de réunifier la démarche du sujet en question, en tant qu'elle relève d'un symptôme, qu'il ne faudrait pas caractériser dans les termes d'une clinique, mais qu'il suffit déjà de repérer comme étant celui de n'avoir pas pu s'empêcher d'écrire.

« J'écris uniquement parce que je ne peux pas faire autrement », avoue précisément Kleist à son ami Ruhl. Et c'est donc sur cette nécessité que je ferai porter ma recherche, non sans la référer à mon hypothèse que ce type d'écriture tient lieu à ce sujet de praticable dans lequel sa parole pourra se faire entendre d'un psychanalyste à venir.

Ce n'est pas, en effet, un hasard si l'écriture de Kleist se coule, dès son premier texte, dans le moule du théâtre : il lui faut trouver le moyen de faire entendre une voix, même si c'est dans le silence de la page sur laquelle il écrit.

Mais c'est d'emblée (dans La famille Schroffenstein, donc) pour faire entendre que la parole est entièrement circonvenue par la croyance, surtout lorsque c'est sur le corps d'un enfant mort que cette croyance prélève le fétiche qui soutient un désir, celui, en l'occurrence, non d'aimer, mais de tuer.

On l'aura compris, ne serait-ce qu'avec ces allusions brèves (déjà un peu développées par mes soins dans un article paru dans le n°2 de la revue Io en 1992), Kleist, loin d'être un avant-coureur pour la psychanalyse, se situe plutôt dans l'avenir de son discours et sur les terres qu'il lui reste encore à défricher.

Mais n'est-ce pas toujours le cas, lorsqu'un analysant construit le praticable où il convoque le discours de la psychanalyse pour lui faire admettre le singulier de sa parole ?

On sera encore davantage frappé de l'actualité de Kleist, en étudiant la pièce qu'il intitule modestement « une comédie d'après Molière » et qui n'est autre que la reprise du mythe d'Amphitryon, tel qu'il se réfracte dans la tradition théâtrale depuis que Plaute l'y a introduit, en l'enrichissant de l'invention du personnage de Sosie, dont on sait, depuis la lecture qu'en a faite Lacan, qu'il a tout à nous apprendre sur la théorie du moi dans le freudisme.

On s'apercevra, en bref, que, si l'on compare la pièce de Kleist à celle de Molière, c'est tout simplement l'événement symbolique de la mort du Roi qui se donne à appréhender, avec pour conséquence ultime que ce n'est plus tellement Amphitryon qui est au centre de la comédie, mais Alcmène et son désir, qui a enfin droit de cité.

Mais il nous apparaîtra aussi bien indispensable de faire retour au mythe lui-même ; car le drame est à bien des égards le produit d'un refoulement de toutes les impasses du désir d'Amphitryon que le mythe déploie. On sera ainsi à même de constater qu'elles resurgissent dans le drame sous la forme du double et de ses multiples avatars.

Nous tenterons à cette occasion de démontrer en quoi le mythe d'Amphitryon offre autant de possibilités que le mythe d'Œdipe pour ce qui est d'offrir un soubassement à la structuration du sujet, surtout quand ce sujet est placé à l'enseigne du féminin.

On se souvient pour le moins du vers de Molière : « Le véritable Amphitryon est l'amphitryon où l'on dîne » qui a marqué la langue, transformant ce nom en une appellation désignant l'hôte, quand il est un faiseur de bonne cuisine et donnant à penser que l'ultime preuve d'amour est moins dans les mots que dans les mets.

Je me pencherai dans la suite de cette trouvaille sur ce qui fait dire à Penthésilée : « adorer, dévorer, cela rime ». Cette autre pièce de Kleist ouvre, en effet, toutes grandes les portes qui mènent à l'inscription de la psychose dans le champ des lettres modernes.

Mais c'est surtout avec Michael Kohlhaas que Kleist fait véritablement œuvre de clinicien en ce domaine, décrivant pour la première fois de l'intérieur ce que peuvent être chez un sujet l'éclosion et le développement d'une psychose paranoïaque, avec la nécessaire interaction qu'elle provoque entre le champ du signifiant et celui du pouvoir politique.

Mais il y a aussi dans l'œuvre de Kleist des sujets qui se refusent explicitement la solution du délire et qui sont tout aussi intéressants : je pense évidemment à La Marquise d'O., qu'on voit un moment tentée par une immaculée conception qui ne serait en fait que la réplique adéquate à l'atmosphère incestueuse dans laquelle elle baigne, et qui se résout plutôt à la folie raisonnable d'une petite annonce, comme si l'écriture et son médium, la presse, pouvaient servir de praticable pour l'expression et la mise en scène d'une demande qui est la requête ultime : celle d'un père.

Je pense surtout au danseur du texte. Sur le théâtre de marionnettes qui parvient à susciter un dialogue paradoxal avec un interlocuteur qui lui évite de délirer sur les chiffres et les courbes, dans la mesure où il lui fait sentir quelle peut être la portée, ravageante ou salvatrice, d'une parole et de son écoute, surtout lorsqu'une lettre est en souffrance et que son texte s'est rendu illisible.

Or la lettre en question n'est pas seulement quelque secret de famille ou je ne sais quel « Rosebud » fonctionnant erratiquement pour le sujet comme un mot de passe irrémédiablement perdu ; il s'agit véritablement avec Kleist de la fin d'une vision du monde, celle des « Lumières », dont la philosophie kantienne marque, à ses yeux très sensibles, l'effondrement.

Nous n'éviterons donc pas la confrontation, rendue indispensable par le cas Kleist, entre philosophie et psychanalyse, tout se passant chez lui comme si la décision d'écrire et l'entrée dans la fiction lui étaient apparues comme la réponse adéquate à apporter à l'immense instigation à penser qu'a représenté pour lui la philosophie kantienne.

Je serai amené dans cette optique à reprendre les thèses sur la « raison pratique », telles qu'elles se réfractent dans les mises en scènes de Kleist sur le mode comique dans *La cruche cassée*, ou tragique, avec *Le Prince de Hombourg*.

Je pense cependant que Kleist a très précisément repéré le défaut de la cuirasse d'un tel système de pensée : il se situe dans son inaptitude à comprendre quelle peut être la fonction du rêve, auquel la psychanalyse accorde, elle, la place que l'on sait, mais, oserai-je affirmer, dans le sillage de Kleist, puisque ce sont précisément les rêves – que ce soit dans *Le Prince de Hombourg* ou plus nettement encore dans *La petite Catherine de Heilbronn* – qui accomplissent le désir avec une précision inéluctable.

De telles avancées méritent assurément aujourd'hui d'être appréciées à leur juste mesure, même si l'attente – de psychanalyse ou d'amour – ne se nourrit pas de l'atteinte, mais encore de l'attente.

Aperçu du Plan de cet enseignement séance par séance

I. Pour entrer dans la subjectivité de l'auteur

- a. Lecture de quelques lettres.
- b. La crise kantienne et la décision d'écrire.
- c. Pensée et langage (lecture de : De l'élaboration progressive des idées dans le discours.)

II. Croyance et savoir.

- a. Lecture de *La famille Schroffenstein*.
- b. Enseignements pour la psychanalyse.
- c. Repenser la théorie du clivage du sujet.

III. Le mythe d'Amphitryon

- a. Les sources et la structure.
- b. Le couple et le double.
- c. Du mythe à la scène : Plaute et l'invention de Sosie.

IV. L'Amphitryon de Kleist

- a. Retour à Molière.
- b. Le ridicule de Giraudoux.
- c. La mort du Roi et la naissance de la Lettre.
- d. Le désir d'une femme ou l'« Hélas » d'Alcmène.

V. « Adorer, dévorer, cela rime. »

- a. Le mythe des amazones.
- b. La Lucinde de Schlegel en contrepoint.
- c. Penthésilée ou l'horreur ordinaire dont est fait le cœur humain.

VI. La paranoïa entre dans le discours

- a. Qu'est-ce qu'une faute ?
- b. Qu'est-ce que la Loi ?
- c. De la réparation à la persécution.
- d. Pourquoi M. Kohlhaas rencontre-t-il Luther ?

VII. Le recours à l'écriture.

- a. La Marquise d'O. et son père.
- b. Kleist et le journalisme.
- c. Comment refuser la solution du délire ?

VIII. A qui la faute ?

- a. La raison pratique mise en scène.
- b. Kleist chez Goethe.
- c. Comment lire La cruche cassée ?
- d. Avant Kafka...

IX. Rêve et politique

- a. Le Prince de Hombourg et son Roi.
- b. Le rêve et l'amour.
- c. Être sujet de la loi.

X. Le retour de la grâce.

- a. La marionnette et le danseur.
- b. L'éphèbe et la statue.
- c. Le regard de l'ours.
- d. « Le Chérub est derrière nous ».

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Kleist. Édition allemande. Heinrich von Kleist, Sämliche Werke und Briefe, 2 vol., Herausgegeben von Helmut Sembder, DTV Klassik, Munich, 1987.

Traductions françaises

1) nouvelles

1976, La Marquise d'O. et autres nouvelles (Le Tremblement de terre au Chili, Fiançailles à Saint-Domingue, L'Enfant trouvé), trad. Armel Guerne, Phébus, Paris.

1983, Michael Kohlhaas et autres nouvelles (La Mendiant de Locarno, La Sainte Cécile, le Duel), trad. Armel Guerne, Jane et Robert Scrick, Phébus, Paris.

1992, La marquise d'O., Le Duel, trad. Martin Ziegler, Folio, Paris.

2) théâtre

1990, La famille Schroffenstein, trad. Eloi Recoing et Ruth Orthmann, Actes Sud Papiers, Arles.

1984, Robert Guiscard, duc des Normands, trad. Jean Ruffet, Théâtre Public, 57, mai-Juin 1984, p. 23-27
1986, Amphitryon, trad. Henri-Alexis Baatsch, Paris.
1961, La Cruche cassée, trad. Roger Ayrault, Aubier, Paris.
1954, Penthésilée, trad. J. Gracq, José Corti, Paris.
1963, Kätchen von Heilbronn, trad. René Jaudon, in Les Romantiques allemands, présentés par Armel Guerne, Desclée de Brouwer, p. 512-597.
1931, Hermannschlacht, trad. Jean Ruffet, Payot, Paris.
1968, Le Prince de Hombourg, trad. André Robert, Aubier, Paris.

3) autres écrits

1981, Anecdotes et petits écrits, trad. Jean Ruffet, Payot, Paris.
1976, Correspondance complète, 1793-1811, trad. Jean-Claude Schneider, Gallimard, Paris.

Ouvrages de référence utilisés

J.C. Bailly, La légende dispersée, Anthologie du romantisme allemand, UGE 10-18, 1976.
Albert Béguin, L'âme romantique et le rêve, José Corti, Paris, 1939.
Malcel Brion, L'Allemagne romantique, 2 vol., Albin Michel, Paris.
F. Cixous, Prénoms de personne, Seuil, Paris, 1974, p. 127-152.
F. Davoine, La folie Wittgenstein, Epel, Paris, 1992.
Goethe, Conversations avec Eckermann, trad. Chuzeville, Gallimard, Paris.
M. Robert, 1981, Un homme inexprimable, essai sur l'œuvre d'Heinrich von Kleist, L'arche, Paris.
P. Szondi, 1975, « L'Amphitryon de Kleist, une comédie d'après Molière », in Poésie et poétique de l'idéalisme allemand, Minuit, Paris, chap. IV, p.145-162.
E. Terray, 1994, Une passion allemande, La librairie du XX^e siècle, Seuil, Paris, Kleist, p. 297-393.
S. Zweig, 1983, Le Combat avec le démon, trad. Alzir Hella, Belfond, Paris.
Textes publiés de J. Nassif
Par les marionnettes parler, Le Coq Héron, 1981 (avec une traduction originale du texte de Kleist Sur le théâtre de marionnettes faite avec J.M. Rey).
Mourir de Croire, Io, revue de psychanalyse, n° 2, 1992, Érès, Toulouse.(article sur La famille Schroffenstein).
Le Bon Mariage, Sur l'appareil de la psychanalyse, Aubier, 1991, Paris.
Martin l'archange, correspondance avec Ph. Boutry, Gallimard, 1987, Paris.
Voir du feu, figures du regard chez J. Verne, Minard, Paris, 1994, (à paraître) par P. Avrane, C. Chelebourg, J. Nassif et F. Raymond.